

Conclusion

Chez Augustin, l'homme a une caractéristique anthropologique très profonde qui dépasse toutes les autres définitions anthropologiques, scientifiques et philosophiques : il est *homo viator*-homme pèlerin, en quête de la patrie céleste. Cette figure d'homme pèlerin, retenue par la Bible pour caractériser particulièrement le peuple d'Israël fondamentalement marqué par l'expérience de l'Exode, reste toujours valable pour tout fidèle du Christ dont la demeure définitive ne peut être atteinte ici-bas.

Être chrétien aujourd'hui signifie assumer une certaine dichotomie : nous sommes dans le monde, mais nous ne sommes pas du monde (Jn 15,18-20). En effet, en tant qu'*imago Dei* nous revêtons une dimension théologique et eschatologique qui nous oriente toujours vers la *parousia*¹². Notre vie dans ce monde n'est donc qu'un pèlerinage vers la patrie céleste. Pourtant, ce pèlerinage éternel ne nous fait pas mépriser ou ignorer le monde des humains. L'homme est un être social, tout est lié¹³. Cette caractéristique de l'homme nous rappelle la nécessité d'être sensible aux souffrances d'autrui, surtout de celle et ceux qui sont en quête d'une terre meilleure :

« Le chrétien, en tant que disciple du Christ, est caractérisé par une attitude claire. Il est mené par l'amour et le respect envers les autres, avec la conscience de la vie éphémère sur la terre. Donc, en tant que citoyen, sa vie est caractérisée par l'honnêteté et la fidélité à la loi de Dieu »¹⁴.

Nous voyageons vers Dieu, mais aussi avec Dieu lui-même, qui se met en marche avec nous. La destination finale de notre pèlerinage terrestre s'achève quand nous mettrons nos pas dans la Patrie promise. C'est le sens profond de ces mots de sainte Thérèse de Lisieux, à la veille de sa mort : « Je ne meurs pas, j'entre dans la vie »¹⁵.

Pierre TRAN Khac Tram
Augustin de l'Assomption (Cachan)

¹² Cf. COMMISSION THEOLOGIQUE INTERNATIONALE, *Communion et service : la personne humaine créée à l'image de Dieu*, 2004.

¹³ PAPE FRANÇOIS, *Laudato Si.*

¹⁴ M. Ziolkowska, « A Christian in the Roman Empire in the Light of Saint Augustine's Enarrations in Psalms », *Roczniki Teologiczne* 63 (2016), p. 12

¹⁵ Cette phrase de Thérèse de Lisieux dans une de ses dernières lettres exprime la foi qui l'anime pendant sa longue et douloureuse maladie.

3 Augustin dans l'histoire

Chantez et marchez ! La marche dans la Bible

*Chantez comme chantent les voyageurs,
mais sans cesser de marcher ;
chantez pour vous consoler au milieu de vos fatigues,
mais gardez-vous de vous laisser aller à la paresse.
Chantez et marchez.*

Saint Augustin, Sermon 256,3

« Chantez et marchez ! » Les mots d'Augustin disent au sens fort le sens de nos marches. Ils nous en donnent aussi le mode d'emploi, que nous connaissons intuitivement, mais il nous est bon qu'il nous soit rappelé. L'évêque d'Hippone appelle à se mettre en chemin. Il le fait encore avec vigueur dans cette autre réflexion devenue célèbre : *Via viatores quaerit*, « le chemin attend ses voyageurs ! »

Dans ces pages, j'aimerais emprunter les chemins de la Bible, qui sont infinis, et emboîter le pas aux marcheurs tenaces que présente ce Livre que nous habitons, qui nous inspire, qui nous entraîne au rythme de ses pages. De mille manières il nous met en marche, nous invitant au souffle long autant qu'à saisir les instants de brise matinale et à rencontrer Dieu.

Je feuilletterai librement ces récits étonnantes pour y trouver inspiration, dès les premières pages de la Bible, et plus largement dans l'un et l'autre testaments. Abraham fut un marcheur infatigable, et les disciples aussi. Nous nous inscrivons, comme Augustin, dans cette longue lignée.

1 Mon père était un araméen errant

Nos ancêtres bibliques étaient nomades. Ils allaient, aux temps anciens, au rythme des troupeaux et des intempéries, parfois des famines, sur les chemins de plein soleil, parfois sous des ciels noirs. Ce furent des marches

paisibles ou besogneuses, parfois empressées et plus d'une fois inquiètes, voire désespérées au temps des guerres et de l'Exil. C'est sous toutes ces formes que la marche existe dans la Bible et qu'elle est peu à peu devenue l'une des métaphores les plus fortes du compagnonnage avec Dieu, invitant l'homme à marcher à son pas.

La très ancienne profession de foi que rapporte le livre du Deutéronome rappelant l'araméen errant, désigne l'ancêtre de ce peuple et le nôtre (Dt 26,5). Il s'agit à coup sûr de Jacob, qui prit un jour le nom d'Israël (Gn 32,29), mais comme il est tentant d'y reconnaître aussi en filigrane l'ancêtre que la Bible nomme en tout premier lieu sur le chemin des longues marches, Abraham.

La parole unique qui créa le monde aux jours de la Genèse (Gn 1), appela en effet, au tournant de l'histoire naissante, Abram. Fils de Térah, il vivait avec son clan à Harân. La Genèse le dit en peu de mots dans les versets qui précèdent le grand récit de son appel : « Térah prit son fils Abram, son petit-fils Loth, et sa bru Saraï, femme d'Abraham, qui sortirent avec eux d'Our des Chaldéens pour aller au pays de Canaan, mais, arrivés à Harân, ils s'y établirent » (Gn 11,31). Très sobre, cette phrase en dit long : Térah s'est arrêté dans sa marche [*ils sortirent d'Our des Chaldéens pour aller au pays de Canaan, mais, arrivés à Harân, ils s'y établirent*]. Sur la parole du Seigneur, Abram poursuit le chemin...

L'histoire s'ouvre alors à la promesse, dans laquelle Abram changera de nom, comme en une signature de Dieu dans sa vie : « On ne t'appellera plus Abram, dit le Seigneur. Ton nom sera Abraham, car je te rends père d'une multitude de nations. Je te rendrai fécond à l'infini, je ferai de toi des nations, et des rois sortiront de toi » (Gn 17,5-6). Saraï elle aussi portera le signe de cette bénédiction, car « Dieu dit à Abraham : «Ta femme Saraï, tu ne l'appelleras plus Saraï, mais Sara. Je la bénirai : d'elle aussi je te donnerai un fils ; oui, je la bénirai, elle sera à l'origine de nations, et des rois de peuples viendront d'elle» » (Gn 17,15-16).

2 Au-delà du fleuve...

La profession de foi du Deutéronome confesse ce gène nomade, placé sous le signe de la promesse, que nous tenons nous aussi d'Abraham et de Jacob. Avec la promesse d'une terre et d'une descendance, Abraham dut en effet apprendre le Dieu unique, avec lequel à plusieurs reprises il parla avec audace, comme lorsqu'il intercéda – longuement – auprès du Seigneur qui avait décidé la destruction de Sodome gangrenée par le mal (Gn 18,16-33).

C'est à cet apprentissage du Dieu unique que fait allusion le discours

que Josué, devenu vieux (Jos 23,1-2), adresse aux tribus d'Israël rassemblées à Sichem après leur installation – mot brûlant ! – en terre Promise : « Au-delà du fleuve habitaient vos pères, leur dit-il, et ils adoraient d'autres dieux, c'est pourquoi j'ai appelé Abraham... » (Jos 24,2)

Très sobre ici encore, le récit biblique invite à la mémoire, et à relire les longues pérégrinations d'Abraham et d'autres à sa suite comme l'histoire d'une migration intérieure ou d'une longue transhumance dans laquelle ils apprenaient le Dieu unique. La Bible parle moins sur ce point d'Isaac, mais plutôt de Rébecca sa femme, qui elle aussi fit ce chemin hautement significatif, comme le dit le magnifique chapitre 24 de la Genèse, qu'il faut relire.

Jacob eut à [re]faire lui aussi ce chemin. Un jour, en effet, on s'en souvient, il vola la bénédiction qu'Esaü, son aîné, devait recevoir de leur père Isaac devenu vieux. Esaü en conçut un tel dépit mêlé de rage, qu'il fallut à Jacob s'exiler au loin, au pays de Rebecca sa mère. Il y demeura 14 années : 7 pour gagner la main de Rachel, mais Laban le dupa et lui donna Léa, sa sœur aînée. Jacob dut ainsi rester au service de Laban 7 autres années pour obtenir, cette fois, Rachel. C'est de Léa et Rachel aidées de leurs servantes, comme le dit plus d'une fois la Bible, que naquirent de Jacob les 12 fils qui deviendraient les ancêtres des 12 tribus d'Israël.

Jacob, au terme de ce temps, revint. Il craignait son frère, et la Bible dit comment il parvint à s'attirer ses bonnes grâces (Gn 32). Sur ce périlleux chemin du retour, il dut franchir, seul et de nuit, le gué du Yabboq. Là, il lutta avec un inconnu. A l'approche de l'aurore, il s'apprêtait à le dominer, mais celui-ci lui ordonna de le lâcher. « Je ne te lâcherai pas, répondit Jacob, que tu ne m'aies béni ! » Et, là même, l'inconnu le bénit. Il appela ce lieu Penuel, ce qui signifie « face de Dieu », car il reconnut qu'il avait en ce lieu rencontré Dieu « face à face ». Au lever du soleil, il reprit sa marche, mais il boitait, car sa hanche s'était démise dans le combat. Ainsi lui, le nomade, signerait désormais pour toujours, dans son pas asymétrique, la rencontre de Dieu, dans laquelle, comme un jour Abraham et Sara, il changea de nom. Désormais, il s'appellerait Israël (Gn 32,23-33).

3 Partout étranger, sauf en Dieu

L'histoire de Jacob fut mouvementée jusque dans ses vieux jours, où ses fils l'emmenèrent en Égypte, car c'était une fois encore la famine en Israël. Et c'est là qu'il mourut, mais sur sa demande, on vint l'enterrer en terre de Canaan (Gn 50,5) ; comme s'il fallait que soit bien signifié que la terre promise ne peut se posséder, que c'est d'abord une terre intérieure. Ainsi Jacob, qui vécut si longtemps au-delà du fleuve et mourut en Égypte, en terre étrangère, indique-t-il peut-être dans son parcours que le pays de la promesse se trouve en chacun, et que seul compte l'apprentissage de Dieu, qui veille

sur sa parole.

L'épître aux Hébreux, sans ambages et en des mots magnifiques, répète à l'envie que la terre de la promesse est le pays de Dieu, par qui il faut se laisser guider en chemin : « Par la foi, Abraham obéit à l'appel de Dieu et partit vers un pays qu'il devait recevoir en héritage, et il partit sans savoir où il allait. Par la foi [et les mots sont très forts !], il vint séjourner dans la Terre promise comme en un pays étranger, y vivant sous des tentes, ainsi qu'Isaac et Jacob, héritiers de la même promesse, car il attendait la ville qui aurait de vraies fondations, la ville dont Dieu lui-même est le bâtisseur et l'architecte. Par la foi, Sara, elle aussi, malgré son âge, fut rendue capable d'être à l'origine d'une descendance, parce qu'elle estima fidèle celui qui avait promis. C'est pourquoi, d'un seul homme, déjà marqué par la mort, a pu naître une descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les grains de sable sur le rivage de la mer, une multitude innombrable. C'est dans la foi qu'ils moururent tous sans avoir reçu l'objet des promesses, mais ils l'ont vu et salué de loin, et ils ont confessé qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Parler ainsi, c'est montrer clairement qu'on est à la recherche d'une patrie. Et s'ils avaient pensé à celle d'où ils étaient sortis, ils auraient eu le temps d'y retourner. En fait, ils aspiraient à une patrie meilleure, celle des cieux. C'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu, puisqu'il leur a préparé une ville » (He 11,8-16).

À bien lire les textes, c'est cela que disent longuement les récits de la Genèse, en des histoires très humaines et qui par là nous rejoignent. Et l'on pourrait suivre ce fil tout au long de la Bible. Peut-être est-ce cela qu'il nous faut également lire plus d'une fois dans le récit biblique, lorsque la promesse est mise à mal – si souvent –, dans les aléas du chemin, et cela dès les tout premiers pas. À peine Abraham a-t-il entendu l'appel de Dieu et sa promesse (Gn 12,1-9), que déjà surgit la famine en terre de Canaan, qui le pousse, avec Sara, en Égypte (Gn 12,10).

L'histoire ne sera pas avare de tels événements. Mais de façon poignante, la Bible dit aussi le dur combat de la vie et le doute, quand frappe la stérilité. Sara (Gn 12-21), et après elle Rachel, l'épouse bien-aimée de Jacob (Gn 29,31), Anne, mère de Samuel (1 S 1,2) et tant d'autres femmes, jusqu'à Elisabeth, à l'aube du Nouveau Testament, doutèrent longuement de Dieu, ressassant leur peine, en mal d'enfants. Il fut donné à toutes, pourtant, d'enfanter, car Dieu veille sur sa promesse et sur la vie.

4 Routes de sécheresse

Peut-être les entrailles stériles auxquelles est donné d'engendrer sont-elles également l'expression, dans le récit biblique, d'autres errances douloureuses en terres de sécheresse, dans des vies de femmes et d'hommes. Il suffit de lire la Bible page à page pour voir que c'est souvent ainsi que se déroule l'histoire qu'elle raconte. Ainsi le prophète Elie, après avoir défié les prophètes des dieux Baals qu'encourage la reine Jézabel, femme d'Achab, fuit devant la colère de celle-ci. Au cours d'une longue marche, qui le mène au désert de Béershéva puis à l'Horeb, la montagne de Dieu, il refait alors symboliquement le chemin de Moïse vers la rencontre de Dieu (1 R 17-19).

On ne peut que penser aussi à une autre marche infinie, désespérée et insensée, qui frappa le peuple tout entier au temps de l'Exil. Entraînés par les Babyloniens loin de Jérusalem, incendiée et piétinée, il dut alors marcher à contre-sens de son histoire (597-538 av. JC). La voix des prophètes dut alors réveiller l'espérance. Isaïe eut des paroles de pure clarté, voyant de ses yeux le Seigneur revenir à Sion (Is 52,1-7). Avec ses mots étonnantes, nous sommes déjà en terre d'Évangile.

5 Marche avec ton Dieu...

Tels sont les chemins que raconte la Bible, donnant à voir comment Dieu est compagnon des itinérances des hommes, leur ouvrant le chemin. Et la marche devint insensiblement, au fil du temps, une image privilégiée pour dire le compagnonnage de Dieu avec l'homme, de l'homme avec Dieu. La Bible le donne à entendre, en des mots qui sont comme un refrain aux variantes sobres : « Hénok marcha avec Dieu » (Gn 5,22-24), « Noé était un homme juste, intègre parmi ses contemporains, et il marchait avec Dieu » (Gn 6,9). Ces ancêtres élargissent ainsi doucement, dès l'origine, le portrait de l'homme en marche. Le Deutéronome dit en écho : « Si tu écoutes les commandements de YHWH, ton Dieu, que je te prescris aujourd'hui, en aimant YHWH ton Dieu, en marchant dans ses voies, en gardant ses commandements, ses ordonnances et ses lois, tu vivras et tu multiplieras, et YHWH, ton Dieu, te bénira... » (Dt 30,9-20).

La Bible entraîne ainsi très naturellement, à entendre les expressions liées au chemin dans un sens métaphorique. Le prophète Michée, face à un homme désesparé venu devant lui crier son angoisse, a cette réponse du prophète limpide : « On t'a indiqué, homme, ce qui est bon, ce que YHWH réclame de toi : rien d'autre que de pratiquer la justice, d'aimer la bonté¹ et

¹ Ou peut-être « aimer avec bonté, loyauté, fidélité », tant les mots ici, en hébreu, sont riches, comme en Os 6,6.

² Voir aussi
Is 55,8 ; cf.
Mc 8,33. Voir
aussi Ps 25,10 ;
Dt 32,4 ; etc.,
qui disent la
distance entre
la pensée de
l'homme et celle
de Dieu, entre
les chemins
des hommes et
ceux de Dieu.

de marcher humblement avec ton Dieu » (Mt 6,8). Marcher dans les voies de Dieu et garder ses commandements sont une seule et même chose. C'est à cela que le prophète invite en des mots d'une clarté infinie².

6 La marche vers Jésus

À l'aube du Nouveau Testament, c'est en tout premier lieu une femme que l'on voit marcher en hâte (Lc 1-2). Elle a été touchée par la parole de l'ange lui annonçant, de la part de Dieu, la naissance d'un enfant, alors qu'elle est vierge et s'interroge sur ce que signifie une pareille annonce. Mais l'ange lui dit aussi que l'enfant « sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut », et comme signe attestant le message du Seigneur, l'ange lui annonce qu'Élisabeth sa cousine est enceinte elle aussi, « elle qu'on l'appelait la femme stérile, car rien n'est impossible à Dieu. » Elle se rend alors aussitôt « dans la région montagneuse, en Judée » pour rendre visite à sa cousine.

Marie est ainsi la première à se mettre en marche, et c'est en hâte, parce que le Seigneur vient. Il lui est annoncé et elle l'accueille. Elle reprendra le chemin de la Judée un peu plus tard avec Joseph son époux. Ce sera alors une marche imposée par la loi de l'occupant romain, qui a décidé un recensement, signe de sa puissance sur ce pays et soucieux d'y prélever sans faiblesse l'impôt. Jésus naîtra durant ce voyage, comme un pauvre en chemin, sur la terre bénie de Bethléem.

Joseph et Marie se rendront à nouveau à Jérusalem, après la naissance de l'enfant, et ce sera le temps d'une révélation, dans le Temple, par d'autres voix que celle de l'ange. Syméon et Anne en effet, annoncent ce qui leur est inspiré par l'Esprit Saint. « Mes yeux ont vu le salut que tu préparais à la face des peuples », chante Syméon, avant de dire à l'adresse de Marie, que « cet enfant provoquera la chute et le relèvement de beaucoup en Israël. Il sera un signe de contradiction, et toi, ton âme sera traversée d'un glaive. » Anne « proclame les louanges de Dieu et parle de l'enfant à tous ceux qui attendent la délivrance de Jérusalem ».

Joseph et Marie iront encore à Jérusalem, comme tout juif pieux, pour les fêtes de pèlerinage, et l'évangile se souvient de celui qu'ils firent au temps de la Pâque lorsque Jésus avait 12 ans, où Jésus demeura dans le Temple. Ses parents le cherchèrent durant trois jours, de même que ce sera pendant trois jours qu'il allait demeurer, lors de la Passion, dans le ventre de la terre, à Jérusalem, dans le tombeau.

7 Le temps des disciples sur les pas de Jésus

À quelques années de là Jean-Baptiste, dans la force de l'âge, « parcourt toute la région du Jourdain, en proclamant un baptême de conversion pour le pardon des péchés ». Les foules sont nombreuses à venir écouter ce prophète austère et fougueux, avant de se jeter dans les eaux du Jourdain en signe de cette *metanoia*. Jésus se mêle aux foules pour demander le baptême de Jean. Mais l'évangéliste Matthieu rapporte que Jean s'en indigne : non, pas lui ! C'est l'inverse qui devrait se faire : que Jésus le baptise. Mais Jésus insiste et Jean lui confère ce baptême dans les eaux abondantes du fleuve (Mt 3,14-15).

Jésus se met alors en chemin. Il n'annonce pas le jugement comme le fait Jean-Baptiste, mais le Royaume de Dieu. Et les foules se mettent en marche pour le suivre, l'écouter, se laisser toucher et guérir par lui. Des corps retrouvent vigueur, des coeurs reprennent vie dans le pardon qu'il annonce et qu'il donne, affirmant que ce n'est pas lui, mais le Père qui en est la source.

En un magnifique petit livre, Christian Bobin le désigne comme *L'homme qui marche*³, et plusieurs auteurs insistent sur son identité très claire de prophète itinérant⁴. « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids, dit en effet Jésus ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer la tête » (Lc 9,58).

Des foules nombreuses s'empressent autour de lui, comme happées dans ce mouvement qui, en lui, semble venir du ciel et en porte le signe. Plus d'une fois, il est à la maison et les foules sont si nombreuses que l'on ne peut s'approcher (Mc 2,1-4 et 15 ; 3,20-21 et 32) ou que Jésus doit un jour monter dans une barque et s'éloigner du rivage pour continuer à les enseigner (Mc 3,7-9) !

8 Marcher au pas de Jésus

Être disciple, c'est marcher à sa suite, tâche exigeante, on l'aura pressenti, car c'est le chemin du don total. Jésus l'annonce sans ambages aux disciples et aux foules : « Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perd sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauve » (Mc 8,34-35). Et c'est presque toujours en chemin que Jésus parle avec ses

³ C. BOBIN,
*L'homme qui
marche*, Cogna,
Le temps qu'il
fait, 1995, voir
en particulier
les magnifiques
pages 7-9.

⁴ Cf. par
exemple
G. THEISSEN, *Le
Christianisme
de Jésus*, Paris,
Desclée de
Brouwer, 1978 ;
*Histoire sociale
du christianisme
primitif : Jésus,
Paul, Jean,*
Genève, Labor
et Fides, 1996.

disciples, comme si leur marche était essentielle pour entendre ce qu'il dit et le comprendre, pour que cette parole prenne racine en eux. « Celui qui veut devenir grand parmi vous sera votre serviteur, leur dit-il. Celui qui veut être parmi vous le premier sera l'esclave de tous » (Mc 10,43-44). Mais comme il faut du temps pour qu'ils entendent cela et entrent dans cette inversion des valeurs, aux antipodes de leur pensée !

Pierre, Jacques et Jean sont témoins de sa Transfiguration, sur la montagne cette fois, et entrevoient ainsi de loin ce que pourra signifier sa Résurrection, mais ils en sont à des années-lumière ! (Mc 9,2-10) Ils seront encore intérieurement tellement loin de ce que vit Jésus lorsqu'il avance vers sa Passion, de plus en plus seul, comme au terme de la Transfiguration ils ne virent plus que Jésus seul (Mc 14,26-72).

Des femmes suivront Jésus dans son « chemin » de croix, sur lequel elles le reconnaîtront défiguré. Peut-être sont-elles les premières disciples au sens profond que Jésus a donné à ce mot. Simon de Cyrène, lui, est requis sur ce chemin pour porter la croix avec Jésus. Constraint, il se livre à cet étrange compagnonnage, si étonnant que l'évangile en garde souvenir, même si nous ne savons rien de plus de lui, en chemin avec Jésus (Mc 15,21 ; Lc 23,26)!

9 Le temps des disciples au nom de Jésus

Les disciples de Jésus, un moment dispersés par la peur, reviendront. L'expérience de la Passion les aura forgés, et celle de la Résurrection, fondés pour toujours et confirmés sur le chemin d'annonce de l'Évangile, en disciples de « l'homme qui marche ». Ils iront jusqu'à donner leur vie, chacun en des lieux différents, là où les aura conduits leur marche aimantée par le Ressuscité.

Il faudrait suivre les marches multiples des apôtres, par terre et par mer, celles de Pierre et de Paul que racontent les Actes des Apôtres et qu'attestent les multiples lettres de l'apôtre des Nations aux communautés qu'il aura suscitées au nom de Jésus. Ces marches au long cours sont comme des éclats multiples de celle bouleversée du « premier jour de la semaine », lorsque les disciples découvrirent le tombeau vide et que l'Esprit fit éclore en eux l'expérience de la Résurrection.

10 Disciples...

Être disciples aujourd'hui, c'est adopter la marche comme un style de vie qui rapproche de tous, apprend le dépouillement, et laisse expérimenter l'Évangile pour le vivre et l'annoncer. « Je ne peux m'empêcher de penser, disait Théodore Monod, que la foi est une recherche et qu'elle doit nous mettre en partance, faire de nous des marcheurs [...]. Dieu ne se laisse pas toucher facilement. Il faut avoir une âme de nomade pour le trouver... »

Jacques NIEUVIARTS
Augustin de l'Assomption (Paris)